Document généré le 17 avr. 2024 10:44

Politique et Sociétés

Culture québécoise et valeurs universelles, sous la dir. d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 451 p.

Hubert Rioux

Volume 30, numéro 1, 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006075ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006075ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)
1703-8480 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2011). Compte rendu de [*Culture québécoise et valeurs universelles,* sous la dir. d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 451 p.] *Politique et Sociétés*, *30*(1), 198–200. https://doi.org/10.7202/1006075ar

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Culture québécoise et valeurs universelles

sous la dir. d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 451 p.

Y a-t-il enjeu plus central aux sociétés plurielles contemporaines que celui de la conciliation entre le particulier et l'universel ? Dans un contexte où l'aménagement démocratique et pluraliste des différentes identités et cultures est en voie de devenir l'un des axes principaux de l'organisation politique des sociétés occidentales, il est indispensable de tenter de saisir et de comprendre en quoi les entrecroisements identitaires redéfinissent les termes de cette conciliation. Le Québec, terre d'accueil résolument engagée sur la voie de l'ouverture à l'universel, n'échappe d'ailleurs pas à une telle réflexion. Dans cette perspective, le collectif d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois tombe à point nommé. Tirées des allocutions du premier Colloque mondial de l'Association internationale des études québécoises et du Centre interuniversitaire d'études québécoises tenu à l'Université Laval en 2008, puis publiées deux ans après le dépôt du rapport Bouchard-Taylor, les différentes contributions de cet ouvrage viennent brosser un large portrait de la situation québécoise, qui introduit le lecteur aux réalités complexes de la transculturalité, des divers métissages et des enjeux de la diversité sous les angles de la sociologie de la culture, des études littéraires, de la sociologie politique, de l'histoire sociale et de l'art, de la philosophie politique, même de la sociologie des médias. Les auteurs montrent non seulement comment les Québécois entendent « vivre l'universel », mais proposent aussi de réfléchir leurs façons d'« écrire l'universel » et « d'universaliser la spécificité » de l'expérience historique québécoise.

En guise d'introduction, George Leroux rappelle que les termes fondamentaux d'une telle réflexion concernent d'abord la nature même de l'universel et les conditions de son accession. Du point de vue des sociétés elles-mêmes, ils abordent aussi simultanément la question de l'héritage culturel, social et politique national, du particulier. Différentes conceptions de ce que représente l'universel par rapport au particulier se font concurrence au sein des débats contemporains. La thèse herderienne par exemple, selon laquelle le « génie national » (*Volksgeist*) constitue la voie privilégiée vers un universel fondé par les richesses du particulier, est couramment défendue (explicitement ou non) par les partisans d'une lecture étroite de la philosophie hégélienne, pour laquelle l'achèvement des cultures singulières et leur reconnaissance doivent constituer l'essence même de l'universel. À l'inverse, une posture tout aussi téléologique associe l'universel à un advenir, à un idéal de vérité auquel les cultures particulières seraient destinées. Dans ce cas, l'universel ne constitue pas le corollaire d'une reconnaissance des richesses de la diversité, mais le dépassement de cette logique et l'encastrement de cette diversité dans un cheminement historique nécessaire. Il s'agit là de l'universel kantien des droits, de la science, du cosmopolitisme. Enfin, l'universel peut être interprété comme étant ce qui semble s'imposer : une homogénéisation culturelle forcée, engendrée par le nivellement des modes de vie, le consumérisme, l'hégémonie de la langue anglaise, la multiplication des firmes transnationales, l'accès aux réseaux de communication mondiaux et standardisés, etc. Ces trois représentations de l'articulation du particulier à l'universel, Leroux le rappelle d'entrée de jeu, peuvent et doivent être dépassées. Les trajectoires récentes et prochaines du Québec, en ce sens, peuvent contribuer à la démonstration qu'une petite nation, fière de la survivance de ses particularités, puisse s'inscrire dans un mouvement d'ouverture à la diversité et à sa propre universalité.

Ce mouvement, on en retrouve en effet les traces tant dans la littérature qu'au théâtre, tant dans les cercles intellectuels que dans les débats politiques actuels. On peut suivre ces traces d'abord dans le monde des concepts, alors que le métissage, l'interculturalité et la transculturalité évoquent déjà au Québec des réalités qui le placent au devant des enjeux et des trajectoires américaines et occidentales (Hans-Jürgen Lüsebrink, p. 31 ; Ursula Mathis-Moser, p. 49). Gérard Bouchard est d'ailleurs l'un des premiers intellectuels à avoir souligné la centra-

lité du métissage comme réalité culturelle et historique définissant en partie l'américanité du Québec, thèse qui a engendré d'importants débats. La prise de conscience de l'inscription du Québec dans une réalité dépassant le cadre national homogène qui avait constitué l'horizon dominant jusqu'au milieu du vingtième siècle s'est toutefois traduite d'abord au sein de la littérature, qui entendait dépasser ce cadre en prenant acte de la pluralité québécoise et de la possibilité de s'ouvrir à l'universel à partir de ses héritages plutôt que contre eux (Maria Fernanda Arentsen, p. 67 ; Dominique D. Fisher, p. 79 ; Lidia González Menéndez, p. 123 ; Yannick Resch, p. 343). Ce fut le cas de romanciers québécois, tels Yves Thériault, Robert Lalonde, Marie-Claire Blais ou même Gabrielle Roy, puis de romanciers « migrants », notamment Dany Laferrière, Régine Robin, Ying Chen ou Marco Micone. Cette ouverture à la transculturalité, soit à une capacité d'accueillir et de reconnaître les apports culturels de l'autre à partir et au travers de la culture québécoise et de l'art national, d'accepter le métissage de ceux-ci, s'est également manifestée dans l'œuvre de plusieurs dramaturges, de Michel Tremblay et Robert Lepage à Wajdi Mouawad.

Si le *Refus global* de 1948 annonçait la mise en forme d'une réflexion sociopolitique sur le besoin d'une ouverture et d'un dépassement du particularisme national et catholique (François-Marc Gagnon, p. 171), hors du domaine artistique, ce mouvement se transposera également dans les cercles intellectuels au tournant des années 1960. La réflexion s'articulera alors autour de questions fondamentales, tirées du cœur de ce que représentera la Révolution tranquille : comment « universaliser la spécificité » de l'expérience historique et culturelle québécoise ? Comment concilier sauvegarde du particulier et accès à l'universel ? Les travaux de Pierre Vadeboncœur, de Jean-Charles Falardeau, de Fernand Dumont et de Marcel Rioux, par exemple, reprendront cette réflexion qui avait déjà été amorcée plus tôt par Lionel Groulx, André Laurendeau ou Pierre Elliott Trudeau (Yvan Lamonde, p. 149 ; Jonathan Livernois, p. 181). La sociologie de la culture dumontienne, elle-même universelle quant à sa réception et à sa diffusion, aborde directement ces questions en faisant de l'enracinement culturel une condition centrale de l'accès à un universel qui ne se résumerait pas au consumérisme identitaire ou à l'homogénéisation, mais rendrait au contraire possible une transculturation respectueuse des héritages mnémoniques constitutifs de toute culture et de la culture (Serge Cantin, p. 191). Cette ouverture à l'universel comme possibilité de transculturation, on en retrouve aussi le témoignage au sein d'une foule de « revues savantes » qui se développeront à partir des années 1970 (Jósef Kwaterko, p. 97 ; Carmen Mata Barreiro, p. 325), notamment *Dérives* (1975-1987) ou *Voix et images* (1967…), qui se proposeront, dans un esprit d'ouverture et de diffusion du savoir québécois, de réconcilier culture, littérature et politique. La revue *Recherches sociographiques* (1960…), d'ailleurs fondée par Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, tout comme la jeune *Globe* (1998…) ou le portail de recherche ÉRUDIT, contribueront également à « universaliser la culture scientifique québécoise » (Mata Barreiro, p. 325).

Or, si l'ouverture du Québec et de sa culture à l'universel et aux métissages s'est ainsi manifestée depuis plus d'un demi-siècle, c'est aussi parce que son inscription résolue dans la modernité occidentale et les trajectoires qui la caractérisent est devenue évidente au tournant de la Révolution tranquille. Cette inscription, qui allait placer le Québec au cœur des grands enjeux sociopolitiques occidentaux, pose des défis pour lesquels des pistes originales de solutions semblent en voie d'être tracées. Dans ce contexte, la culture et les valeurs québécoises ne relèvent pas du « vocable éclaté », mais bien d'un enracinement et d'une mémoire réels, à partir desquels les Québécois réfléchissent et agissent (Linda De Serres, p. 273). Tant en ce qui concerne le rapport au travail et aux loisirs que les valeurs familiales par exemple, le Québec (tout en étant partie prenante des grandes tendances générationnelles propres à l'Occident) se distingue clairement de l'environnement anglo-saxon au sein duquel il évolue (Gilles Pronovost, p. 247). Ce particularisme culturel est le socle à partir duquel les Québécois

apporteront leurs réponses à la question que se posent toutes les démocraties plurielles : comment aménager, de manière ouverte et démocratique, la diversité sans perdre de vue les lieux centraux de notre enracinement culturel particulier ?

Les réflexions, les débats et les propositions sur l'interculturalisme, la laïcité, la protection et la promotion de la langue française ne se forment pas en marge du cadre au sein duquel le Québec, en tant que société d'accueil, évolue désormais. Ils en constituent au contraire la manifestation la plus immédiate (Helga Elisabeth Bories-Sawala, p. 399 ; Jürgen Erfurt, p. 417), car, en définitive,

> [L]es immigrants enrichissent les sociétés d'accueil de plusieurs façons […] Le fait que leur présence oblige celles-ci à réfléchir sur elles-mêmes n'est peut-être pas le moindre de ces avantages. Quelle place accorder à des modes de vie et expressions culturelles en désaccord avec celles de la majorité, qu'ils viennent de minorités autrefois marginalisées, voire criminalisées, de la société ou qu'ils soient liés au phénomène de l'immigration ? Y répondre, c'est également réfléchir sur sa propre société, les valeurs qui la constituent, les acquis qui méritent d'être défendus. (Bories-Sawala, p. 405)

Dans cette optique, le grand mérite d'un collectif tel que celui d'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois consiste probablement d'abord à montrer que la réflexion des Québécois est bel et bien amorcée.

Hubert Rioux
Université du Québec à Montréal
hubrioux@gmail.com